Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 11

Artikel: Des changements de climat
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179334

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cinquième année. N° 11. Samedi 9 Mars 1867.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Des changements de climat.

M. le professeur Louis Dufour a donné, il y a quelques semaines, à l'Hôtel de ville de Lausanne, deux conférences sur les changements de climat. La question, outre l'intérêt qu'elle présentait elle-même, était rendue plus attrayante encore par la clarté avec laquelle M. Dufour a présenté à son nombreux auditoire les diverses faces de cet intéressant problème de physique terrestre. Nous essayerons, au moyen de quelques notes prises à la première séance, de donner à nos lecteurs un résumé de la question; nous regrettons de ne pouvoir donner à ces lignes tout l'attrait que la brillante parole du professeur a su communiquer au sujet qu'il a traité.

La question du climat est une de celles qui intéressent le plus les populations; chacun veut avoir fait là-dessus des observations particulières et la prédiction du temps revient plus à la mode que jamais. Une question souvent posée et résolue de bien des manières différentes est celle de savoir si le climat a toujours été le même, ou si, à une époque antérieure, il a fait plus froid ou plus chaud que de nos jours. La solution sérieuse de ce problème présente d'énormes difficultés. Il n'est guère possible d'accepter les *on dit* déduits de l'expérience personnelle; la durée de la vie humaine est trop courte pour qu'un homme puisse observer autre chose que des alternatives de périodes chaudes et de périodes froides; c'est ainsi que de 1800 à 1818, le midi de la France eut des hivers si doux que l'on pouvait croire sérieusement à un adoucissement de climat; l'hiver de 1820, où le thermomètre descendit à Marseille à — 17°, vint détruire l'illusion.

Le meilleur moyen de discuter cette question serait de pouvoir consulter les observations du thermomètre; mais l'invention de cet instrument, qui ne remonte qu'à 1730, est d'une date relativement trop récente pour qu'on puisse déduire des observations que nous possédons aucune conséquence bien sérieuse. Si les Egyptiens nous avaient légué, au lieu de leurs pyramides, le plus petit thermomètre, les sciences physiques et naturelles seraient aujourd'hui plus avancées qu'elles ne le sont.

Antérieurement à 1730, nous n'avons d'autres renseignements que ceux qui nous sont fournis par les végétaux et les animaux. Les végétaux sont, au point de vue qui nous occupe, de véritables thermomètres; les moindres écarts dans la température moyenne d'un lieu peuvent rendre impossible la présence de telle ou telle plante; il est donc possible de conclure tout au moins certaines limites de climat du fait que certains végétaux ont vécu ou non dans un lieu donné.

Prenons, à ce sujet, un certain nombre d'exemples particuliers. L'un des cas les plus intéressants qui aient été étudiés, et qui l'a été par Arago, est celui de la Palestine. Les livres sacrés nous rapportent que depuis les temps les plus reculés la Judée possédait la vigne et le palmier. Or, la vigne ne peut pas vivre à une température moyenne supérieure à 22° et le palmier ne réussit pas à une température inférieure à 21°. La Palestine était donc, aussi loin que nous reportent les souvenirs bibliques, à la limite méridionale de la culture de la vigne et à la limite septentrionale de la région du palmier. Or, ces circonstances sont encore les mêmes aujourd'hui, d'où il est permis d'inférer que, pendant une période de trente siècles, le climat de la Palestine n'a pas éprouvé de modification sensible.

Rome nous fournit peu de renseignements sur la végétation; tout ce que l'on peut dire, c'est que la végétation des environs de Rome paraît être la même; c'est ainsi que le laurier croit aujourd'hui à la même hauteur qu'autrefois, sur les flancs des collines de la ville éternelle. Il n'est guère possible d'obtenir plus de données de la Grèce; autrefois, comme aujourd'hui, le dattier croissait dans l'île de Crête, mais la récolte était d'une réussite incertaine.

Quant au climat de la France, l'opinion des savants qui ont fait des recherches à son sujet est très partagée; Arago croit à des changements de climat, tandis que de Candolle n'y croit pas. Jules-César trouvait le climat de la Gaule âpre et froid; cela ne prouve pas grand chose de la part d'un Italien; il en dirait bien autant aujourd'hui de Lausanne, s'il venait s'exposer à nos froides bises de mars. On sait que du XIIe au XIVe siècle, la vigne était cultivée en Picardie et en Normandie, dans des contrées où on ne la retrouve plus aujourd'hui. Il n'est pourtant pas possible de conclure de là que le climat soit maintenant plus froid qu'alors. Aujourd'hui que les voies de communication permettent de transporter à des centaines de lieues des fruits, des légumes, des produits de tous genres, on a abandonné peu à peu partout les cultures incertaines qui ne produisaient que des récoltes n'arrivant à maturité qu'une fois sur deux ou trois années pour se borner aux cultures sur lesquelles on peut compter. Il n'est donc pas impossible

que la vigne, l'olivier et l'oranger aient disparu de certaines contrées, non pas parce que le climat serait devenu plus rude, mais parce qu'il est plus facile aujourd'hui d'y faire arriver de bons raisins, des olives et des oranges que de les y faire croître.

M. Martin a fait sur la question de la culture de la vigne en Bourgogne des recherches qui ont fourni entr'autres les résultats suivants :

Aux environs de Dijon, la date moyenne des bans de vendange de 1701 à 1725 tombe sur le 24 septembre.

de 1726 à 1750	»	24	»
de 1751 à 1775	»	24	»
de 1776 à 1800	»	25	»

On voit donc que, si l'époque des bancs de vendanges peut renseigner en quelque chose sur l'état du climat pendant le XVIIIe siècle, il faut conclure que, si changement il y a eu, il a été bien petit.

Les travaux de Biot sur le climat de la Chine montrent que la culture des vers-à-soie se faisait, il y a 30 ou 35 siècles, dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui.

Le Groënland nous fournit une page curieuse de l'histoire des climats à la surface du globe. Découvert au XIIe siècle, ce pays vit se fonder une colonie européenne qui entretint longtemps des relations commerciales avec l'Europe; cette colonie était catholique et a eu à sa tête une série de 14 évêques. Cet état de civilisation suppose nécessairement un climat moins rude que celui qui règne aujourd'hui dans ces régions, car les neiges et les glaces et une rare végétation occupent aujourd'hui l'emplacement occupé naguère par la colonie dont nous venons de parler. En 1408, l'évêque désigné au poste du Groënland arriva en face du pays qu'il devait habiter; il le trouva encombré de glaces et, au lieu de tenter le débarquement, il revint en Europe; c'est de cette époque que les relations ont complétement cessé avec ce pays.

On peut conclure de ce fait et d'un autre que nous allons rapporter, qu'il y a eu dans le nord un climat beaucoup plus chaud que le climat actuel, mais que le changement qui s'est produit a diminué d'intensité en approchant de nos régions, où il ne paraît pas y avoir eu de modification vraiment sérieuse du climat. La Sibérie vient à l'appui de ce que nous venons de dire; les débris de mammouth, qui se trouvent en si grande abondance dans cette immense plaine glacée, accusent un climat beaucoup plus chaud que le climat actuel; ils appartiennent bien à des espèces qui ont vécu en Sibérie, car il n'est plus permis de croire à l'entraînement de ces débris par les grands fleuves de la Sibérie; l'aspect des ossements ôte tous les doutes à cet égard. Bien plus, il paraît prouvé que le mammouth a été, en Sibérie, contemporain de l'homme, ce qui ne fait pas remonter bien loin, dans l'histoire de notre globe, l'époque d'une période chaude en Sibérie.

Dans un prochain article, nous résumerons les données que peut nous fournir notre pays sur cet intéressant sujet.

S. C.

Les vers qui suivent ont été lus à l'ouverture de la soirée donnée par la Société artistique et littéraire de Lausanne, le 21 février 1867. Nous les publions pour répondre au désir de plusieurs personnes qui ont assisté à cette charmante soirée :

Causerie.

Mesdames et Messieurs, sur cette étroite scène,
Depuis longtemps déjà, chaque hiver nous ramène;
Nous y revenons tous avec un vrai plaisir.
Ce n'est point, toutefois, pour nous faire applaudir;
Non, ce n'est point l'amour d'une futile gloire;
C'est bien plutôt l'attrait d'un aimable auditoire,
Dont toujours l'indulgence et la franche gaîté
Soulagent l'amateur dans sa timidité.
C'est qu'on s'amuse ici comme en une famille,
Où dans chaque regard le contentement brille,
Et qu'on ne peut entrer chez nous tambour battant
Comme maint curieux dans un café chantant;
Car la Société que nous avons formée,
A tel qui n'en est pas, tient sa porte fermée;
Nul ne peut en douter, c'est un fait positif:
Consultez votre carte; on lit: « membre effectif. »
Voilà ce qui nous plaît et pourquoi, sur la scène,
Nous montons sans scrupule et nous jouons sans gêne.
Nous sommes donc chez nous. — Maintenant, disposons
De quelques gais instants; puis, ensemble, causons,
Causons de l'Artistique: en bons sociétaires
Soignons ses intérêts, parlons de nos affaires.
Enumérons ici les faits de l'an passé,
A partir du moment où le rideau baissé
Ferma pour plusieurs mois le cours de nos séances.
On était en avril, ce mois plein d'espérances
Où les premières fleurs, sur le bord du chemin,
Donnent leurs frais sourire au soleil du matin;
Où tout prend une voix, où l'air a quelque chose
Qui nous rend plus légers, qui soulage et dispose
L'âme au contentement. — Nous eûmes comité.
Notre caissier Meylan fut d'abord invité
A prendre la parole et produire ses comptes.
Nous éprouvâmes tous quelques petits mécomptes;
Le caissier nous apprit d'affreuses vérités!...
Les chiffres étaient lourds; — mais non point contestés; —
La note du coiffeur, toujours très arrangeant,
Arrivait la première avec son contingent
D'anciens habits de cour, de galons, de breloques,
Des grands de l'univers misérables défroques,
Auxquelles s'ajoutaient d'innombrables chignons,
Des favoris anglais, des cols et des moignons;
Un pourpoint déchiré, qu'il a fallu recoudre,
Sans compter le savon, la pommade, la poudre,
Et le rouge et le blanc sur le nez des acteurs.
Puis venaient à l'envi, des autres fournisseurs,
Les comptes bien dressés, arrondis dans leurs sommes,
Du patron de ces lieux, pour la salle où nous sommes,
Pour l'éclairage au gaz, la bougie au piano,
Pour tant d'autres détails... qu'on prend au Casino.
Puis suivait l'imprimeur de notre beau programme,
Et, — ne l'oublions pas, — la diligente femme
Qui, chez vous, chaque hiver, s'en va complaisamment,
De nos nombreux billets faire le placement,
Et qui vous dit si bien avec un fin sourire:
« Pour un billet ou deux, madame, il faut souscrire;
» Tous ces messieurs sont si gentils!... et ça m'a l'air
» De vouloir être beau, bien, bien beau cet hiver!... »
Enfin, vous savez tous, ou du moins je le pense,
Qu'il est sous ce plancher une machine immense
Qui, dans les beaux décors, dans le drame émouvant,
Dans le grand opéra que nous donnons souvent,
Doit être mise en jeu, non sans beaucoup de peine,
Pour abaisser, pour rompre ou soulever la scène,
Creuser un précipice, élever de hauts monts,
Ouvrir, fermer la trappe et construire des ponts:
De grands effets enfin, produits à l'improviste...
Il nous fallait encor payer le machiniste.